

## La question du latin : français d'abord !

La question du latin a fait couler beaucoup d'encre depuis quelques mois.

Elle a été mal posée.

Il ne s'agit pas d'envisager l'étude du latin en soi, indépendamment des autres disciplines scolaires. L'enseignement est un tout, limité dans le temps. Une discipline ne peut être favorisée qu'aux dépens de disciplines voisines. Il ne saurait être question, n'est-ce pas, d'augmenter des horaires déjà trop chargés ?

Aux défenseurs du latin obligatoire, nous répondons : *français d'abord !*

C'est si vrai que Vichy, pour rétablir la primauté du latin, avait rogné l'horaire, déjà insuffisant, du français. Nous avons eu, dans des classes de grammaire, *six heures de latin* par semaine contre *trois heures de français !* Scandale contre lequel nous protestons énergiquement. Il est contraire au bon sens le plus élémentaire de consacrer plus de temps à l'étude d'une langue ancienne qu'à celle de sa langue et de sa littérature nationales. En bonne justice, la proportion devrait être renversée.

Comment ! depuis de longues années et plus encore depuis les deux dernières guerres, tous les éducateurs, y compris les scientifiques (je dirais presque : les scientifiques en tête) se plaignent de la baisse continue des études de français ! La grande majorité des élèves ne sait plus écrire en français et parle de plus en plus mal. Tous nous sommes d'avis de restaurer l'enseignement systématique de la grammaire française pour doubler l'enseignement de la littérature jusqu'en première, avec un horaire élargi, permettant au professeur de conduire à la fois l'étude de la langue et l'étude des auteurs. Et l'on défendrait les horaires de Vichy qui sacrifiaient le français au latin !

Répondra-t-on qu'on peut rogner sur d'autres disciplines ? Lesquelles ? Il faut tout de même au Français de demain un minimum de connaissances scientifiques, géographiques, historiques

et artistiques ; pour qu'il ne soit pas muré chez lui, entre les nations colosses qui vont dominer le monde, il faut qu'il apprenne au moins une langue étrangère parmi les plus répandues. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en afflige, les nécessités de la vie moderne, à une époque où la France, pour regagner son rang, a une dure pente à remonter, priment les études d'agrément.

Même pour l'éducation désintéressée de l'esprit, la connaissance du latin est-elle indispensable ? Prenons garde ! Ceux qui soutiennent que l'humanisme est inséparable du latin se doutent-ils du tort qu'ils font au rayonnement de la culture française à l'étranger, culture qui sera — je l'ai dit et je le répète — le principal facteur de notre redressement sur le plan mondial ? Écrivains français, nous nous évertuons à proclamer la valeur de notre langue comme instrument de pensée, la valeur de notre littérature pour la formation, l'instruction, l'éducation et la récréation de l'homme, littérature qui unit le goût artistique au culte de la raison. Et les tenants de l'antiquité viennent saper notre propagande, en déclarant : « Il n'y a pas d'humanisme sans le latin ! » Quel argument pour nos adversaires à l'étranger !

Ce n'est pas vrai ! Notre littérature est assez riche pour nourrir un humanisme qui plonge ses racines dans l'antiquité et qui exprime tous les aspects de la vie et des aspirations modernes. N'ayons pas de fausse modestie. La littérature française est autrement riche, autrement originale, autrement complète que la littérature latine. Oublions-nous que celle-ci n'est guère qu'une littérature d'imitation et d'adaptation ? La grande littérature antique, originale, diverse, profonde, c'est la grecque. Or du grec, on n'ose plus parler, tant l'impossibilité du grec obligatoire saute aux yeux dans la société actuelle : les défenseurs les plus convaincus de l'antiquité l'ont jeté par dessus bord.

Cette antiquité, qui a tant contribué à nous former intellectuellement, je suis loin de la renier. Mais ne comprend-on pas que nos écrivains classiques l'ont assimilée et adaptée pour notre compréhension, dans tout ce qu'elle a d'humain et d'éternellement vivant, en éliminant le déchet, les parties mortes, notamment le fatras mythologique qui nous rebute tant et qui rend Pindare (pour ne citer qu'un grand) illisible pour des modernes ? Moralistes, conteurs, dramaturges, philosophes, orateurs de la chaire, de Rabelais à La Bruyère, par Montaigne, Pascal et Bossuet, de Ronsard à Racine par Corneille, sont nourris de l'anti-

quité et de ses enseignements. Sans compter les traductions, dont plus d'une excellente, à commencer par le Plutarque d'Amyot, qui nous conduisent aux sources et nous permettent de goûter directement les idées, l'analyse des sentiments, les préceptes et l'architecture des œuvres. Ignore-t-on que nos classiques, à part quelques exceptions, n'ont connu la littérature grecque qu'à travers des traductions latines ?

Mais notre littérature offre bien autre chose que le trésor de l'antiquité gréco-romaine mis à la portée du lecteur français. Elle a un fonds chrétien, hérité du moyen âge, enrichi par les générations successives jusqu'à nos contemporains, — et en face, second volet du diptyque, la philosophie profane, celle des cartésiens, des encyclopédistes et de toutes les écoles modernes si diverses, d'Auguste Comte à Bergson. Elle a développé le roman, en donnant une extension considérable à un genre littéraire tout juste amorcé par l'antiquité. Elle offre une littérature scientifique, qui compte — fait assez rare dans le monde — des savants qui sont en même temps des écrivains, comme Buffon, Claude Bernard, Henri Poincaré ou Jean Rostand. Elle a une littérature de voyages dans laquelle se sont exercés les plus grands. Elle a ouvert des fenêtres sur tous les horizons des yeux et de l'âme ; rien de ce qui intéresse l'homme — besoins, désirs, aspirations, rêves — ne lui est étranger.



Descendons des hauteurs et envisageons un point de vue plus réaliste.

Pour que l'étude du latin soit profitable, pour qu'elle forme les esprits, pour qu'elle serve de base à un humanisme, il faut que les élèves arrivent à *lire les auteurs* dans le texte.

Même avec le régime vichyssois, qui sacrifiait le français au latin, nous sommes loin du compte. Presque tous les bacheliers se tirent, plus ou moins honorablement, de la version latine à coups de dictionnaire (c'est généralement l'épreuve la plus faible, rachetée par d'autres), mais ils sont incapables de lire un texte couramment. Et au bout de deux ou trois ans, ils auront tout oublié d'un enseignement qui les a rebutés.

Car la vraie cause de la baisse des études latines (non moins accusée que celle des études françaises) est dans ce fait : *le latin rebute la grosse majorité des adolescents.*

On a répondu : c'est la faute des maîtres qui ne savent pas rendre leur enseignement intéressant. Réponse trop facile : le « latin sans larmes » d'un de nos érudits les plus avisés n'a pas eu plus de succès que les méthodes traditionnelles. La vérité, qu'on doit savoir regarder en face, c'est que nos jeunes gens, en dehors d'une minorité, n'ont aucune disposition pour les langues anciennes, et surtout qu'ils sont orientés vers la vie moderne, que l'antiquité ne les intéresse pas, pis encore : qu'elle les ennuie ou les irrite.

Le meilleur professeur ne peut rien contre une antinomie intellectuelle foncière. Rappellerai-je un exemple personnel ? Fils de mathématicien, j'ai eu l'aversion des mathématiques tout au long de mes études secondaires ; mon père attribuait cette antipathie à la médiocrité des professeurs. Le baccalauréat ès-lettres passé, il me demanda de faire une année de mathématiques élémentaires avec un maître excellent : j'y mis de la bonne volonté, à tel point que je décrochai le bachot ès-sciences avec mention bien, mais en gardant un dégoût accentué des problèmes et, plus encore, de la descriptive : mon père comprit et n'insista pas. Quelques mois après, j'allais voir Antoine Thomas, pour lui apporter un projet informe de travail dialectologique, préparé à l'aide du seul Brachet : après une brève conversation avec le jeune homme timide et peu loquace que j'étais, il dit, en sortant, à un de ses amis : « J'ai trouvé un futur linguiste. »

Quiconque a la pratique de l'enseignement a tôt fait de reconnaître ceux qui « mordent » ou non à telle ou telle matière : la façon dont on répond aux questions du professeur, la curiosité qu'elles suscitent, les remarques ou comparaisons qu'elles provoquent chez l'auditeur, vous êtes fixé : vous avez lancé l'hameçon, le poisson a mordu. En sens contraire, d'autres ne réagissent jamais, ne s'intéressent pas ; ils peuvent travailler correctement, en élèves dociles : ils n'arriveront point. Je ne parle pas des cancras, bien entendu, mais des jeunes gens qui sont autrement orientés, et qui réussiront fort bien dans des études et des carrières mieux appropriées à leurs dispositions et à leurs goûts. — Même dans une discipline déjà spécialisée comme la linguistique, il se révèle des aptitudes très différentes : je connais de jeunes dialectologues qui sont incapables de faire de la toponymie.

A cet égard, les classes d'orientation constituent une innovation excellente. L'essentiel c'est que la période d'orientation ne

soit pas trop brève, et que, pour les adolescents qui se révèlent tard, la décision ne soit pas irrévocable, que des reclassements soient ultérieurement possibles (1).

Pour en revenir au latin, on conçoit qu'avec une majorité d'esprits réfractaires, les six heures hebdomadaires de Vichy étaient encore insuffisantes. Certes on arriverait, de gré ou de force, à inculquer le latin aux élèves et même à leur faire lire les auteurs dans le texte : mais ce n'est pas six heures qu'il faudrait, c'est douze ou quinze comme au XVIII<sup>e</sup> siècle avant Rollin, à l'époque où les classes se faisaient en latin, où l'on n'apprenait ni langues vivantes, ni sciences physiques et naturelles... Qui poussera la logique jusqu'à ces conclusions extrêmes ?

Aussi les défenseurs du latin battent-ils en retraite, en faisant la part du feu. Soit, reconnaissent-ils : nos bacheliers ne sauront pas lire les auteurs dans le texte, mais ils se seront livrés à une gymnastique intellectuelle désintéressée et profitable — sans compter que l'étude du latin les aura aidés à mieux connaître le français.

Gymnastique pour gymnastique, beaucoup préféreront celle qui aura des résultats positifs et respectables. Et puis je ne vois pas en quoi l'étude des déclinaisons et conjugaisons, l'analyse des phrases latines, qui s'arrêtent aux difficultés rebutantes sans les surmonter, sans atteindre la maîtrise de la langue pour permettre de goûter les auteurs, puissent être bien profitables à l'esprit.

Je retiens le second argument, qui est plus spécieux, parce que la véritable réplique n'a pas été donnée, même par M. Guéhenno.

Je ne répéterai pas, avec Ferdinand Brunot, ce truisme : du moment que l'enseignement est donné en français, et qu'on étudie le français avant le latin, c'est le latin qu'on apprend par le français et non le français par le latin.

Mais servons les faits de plus près et distinguons.

Est-ce la grammaire, en particulier la syntaxe française que le

(1) Il importe aussi qu'on renonce à certaines pratiques qui 'ont vicié les débuts de l'« orientation » dans divers établissements où on considérait les aptitudes au latin comme le signe d'intelligence par excellence, et les sections sans latin comme les dépotoirs des cancre (ou réputés tels). Faut-il répéter que les intelligences sont orientées et rarement polyvalentes, qu'on peut être brillant mathématicien, naturaliste, géographe, et mauvais latiniste (et vice versa), sans parler des aptitudes techniques et professionnelles ?

latin apprendra mieux aux enfants ? Pareille question fait hausser les épaules aux latinistes. S'il existe deux syntaxes, deux types de phrases aux antipodes l'un de l'autre, c'est assurément ceux du latin et du français, — celui-là synthétique, avec les mots enchevêtrés et les rapports exprimés par des flexions, celui-ci qui range les mots en ordre logique et exprime les rapports par la place respective des termes et à l'aide des outils grammaticaux : articles, pronoms, prépositions. Si le français est sorti du latin, il a, en cours de route — une route de près de vingt siècles — changé du tout au tout sa structure. L'étude du latin est loin d'apprendre à écrire en français, je dirais plutôt : au contraire ; le déplorable français des versions latines médiocres, avec les calques maladroits et barbares des tournures latines, aggrave encore le mauvais style des élèves. Le témoignage de Gedoy, latiniste et helléniste (1745), nous rappellera qu'à l'époque où l'on enseignait en latin, les élèves, à la sortie des collèges, loin d'être mieux préparés à la connaissance du français, ne savaient pas écrire dans leur langue : « Il en arrive [il en résulte] qu'ils ne la savent jamais bien, excepté un très petit nombre qui dans la suite s'adonnent à écrire ; encore quel temps ne leur faut-il pas pour former leur style, par combien de doutes et d'incertitudes ne sont-ils point arrêtés tout court dans la chaleur de la composition, et quelle peine ne leur coûte point une diction pure et régulière ? »

Mais le vocabulaire ? La connaissance du lexique latin n'aide-t-elle pas à celle du lexique français ? Sans doute, mais — attention ! — à condition qu'elle ne se borne pas à des rapprochements superficiels, sinon inexacts, et qu'elle soit complétée — condition essentielle — par une histoire des mots, des sens et des formes. A quoi sert de dire à un élève que *tôt* représente le participe passé de *torrere*, desséché, si vous ne lui expliquez le passage du participe à l'adverbe et la genèse du sens figuré, en citant à l'appui nos métaphores « brûler une station », « se laisser griller » ? Il ne sera d'aucun intérêt d'apprendre que *eau* vient d'*aqua*, si vous ne déroulez pas la chaîne intermédiaire des *āve*, *eve*, *eau*, en expliquant le pourquoi de ces changements — phonétique après (ou avant) sémantique. Et alors, c'est la linguistique historique — un cours de Sorbonne — que vous déversez au lycée. En a-t-on le temps et les moyens ? Pour satisfaire les adolescents curieux, bornons nos ambitions, en les renvoyant à un dictionnaire étymologique à jour (pas au Littré, bien entendu !)



Pour conclure, nous ne voulons pas — loin de là ! — la mort du latin, mais, d'accord avec les latinistes de l'enseignement supérieur, nous désirons relever le niveau des études latines en remplaçant la quantité des adeptes par la qualité, et en le réservant à la minorité qui sera attirée par ces études et qui, dans les classes d'orientation, aura fait preuve d'aptitudes suffisantes. Les élèves qui seront doués n'auront pas besoin de six heures d'enseignement hebdomadaire : avec eux l'enseignement du professeur pourra être condensé sur un horaire plus réduit, tout en se montrant plus fructueux. Leurs progrès ne seront plus entravés par le freinage perpétuel d'une interminable queue de classe, qui décourage maîtres et bons élèves.

Mais surtout il importe que le latin ne soit plus le « sésame ouvre-toi ! » de certaines carrières. Il faut qu'un baccalauréat quelconque puisse donner accès à toutes les carrières, en dehors, bien entendu, des carrières d'érudition, de certains professorats et de spécialités comme l'École des Chartes. On peut être un excellent médecin, un parfait avocat sans culture latine ou grecque. Nous ne sommes plus au temps où les plaidoiries s'émaillaient de citations latines. Depuis les codes Napoléon, on ne recourt plus au Digeste pour élucider les questions de droit français. Les médecins, plus encore, peuvent ignorer Galien et Hippocrate (qu'aucun d'eux n'a lus) : s'ils veulent connaître l'origine de leurs mots techniques, un bon répertoire des racines, préfixes et suffixes grecs leur en apprendra plus que la lecture d'Homère, si tant est qu'un ancien bachelier latin-grec, sur mille, puisse lire Homère.

Albert DAUZAT.

Deux bonnes innovations ont marqué la rentrée d'octobre dernier : l'horaire de français, comme nous l'avons dit précédemment, a été allongé et, dans les nouvelles sixièmes d'orientation, le latin est devenu matière à option.